

zu beredte Sprache dafür, daß grundlegende innere Umgestaltungen in einem Staatswesen, wie eigentlich ganz selbstverständlich, nur vorgenommen werden dürfen, wenn das Staatsgebäude nach außen hin fest und gegen jede Einmischung gesichert dasteht. Der Bolschewismus hat bisher nur zerstörend gewirkt, den Beweis aber einer positiven, wiederaufbauenden Leistung noch nicht erbracht und läßt auch eine solche nach dem eigenen Bekenntnis seines Vaters Lenin über die augenblickliche wirtschaftliche Lage Rußlands wohl nicht erwarten. Im Orient würde der Bolschewismus vielleicht zunächst die Vorherrschaft der Großmächte beseitigen, aber gleichzeitig zu ihrer Freude und bald vielleicht mit ihrer Unterstützung ein solches Chaos hervorrufen, daß ihre erneute Einmischung nicht nur sehr leicht sein, sondern auch von den Bewohnern selbst aufrichtig herbeigewünscht werden würde.

Diese Betrachtung ergibt, daß die um ihre Befreiung ringenden Orientalen auch aus dem jetzigen Deutschland manche schwerwiegende Lehre für ihre Zwecke ziehen können, wie sie nicht minder aus dem Deutschland vor dem Kriege, seiner geschichtlichen Entwicklung, seinen Erfahrungen in bezug auf staatliches Leben und endlich seinen Errungenschaften in Wissenschaft, Wirtschaft und Technik den reichsten Nutzen werden schöpfen können. Für Deutschland eröffnet sich hierdurch die Aussicht, schon jetzt, trotz aller seiner gegenwärtigen politischen und wirtschaftlichen Ohnmacht, eine wertvolle Unterstützung gewähren zu können, wie sie gerade jene Völker unbedingt in ihrem Befreiungskampfe nötig haben, damit sie nicht bloß kulturell, wie es die meisten vielleicht schon sind, sondern auch wirtschaftlich und politisch vollwertige, selbständige Mitglieder der modernen Staatenfamilie der Welt werden können. Dazu kann diese Art der Hilfe durch kein Gewaltmittel der Entente verhindert werden. Es ist nur dringend zu wünschen, daß Deutschland, klug geworden durch die bisherigen Erfahrungen, diese Aufgabe nicht in der bekannten, den Fremden abstoßenden lehrmeisterlichen Weise leistet, sondern mit dem richtigen Feingefühl für die Empfindlichkeit junger, sich mündig fühlender Völker. Andererseits wird ihm bei der Erfüllung dieser eminent weltgeschichtlichen Aufgabe seine Fähigkeit, in die Mentalität anderer Völker sich einzufühlen, zu Hilfe kommen, und wird ihm der Umstand, daß der Deutsche idealistisch gerichtet ist, von vornherein ein viel reicheres Verstehen und Verstandenerwerben bei dem ähnlich denkenden Orientalen sichern, wie etwa dem nüchternen, rein praktisch und geschäftsmäßig rechnenden Angelsachsen. Endlich ist, wie wir schon sahen, die gegenwärtige äußere Ohnmacht Deutschlands gerade geeignet, das Vertrauen des Orientalen rückhaltloser zu gewinnen, weil er die gefährlichen Folgen für die Zukunft seiner Heimat nicht zu fürchten braucht, welche für ihn bisher in der Regel mit den Gaben der Europäer verknüpft waren.

So erklärt sich das Vertrauen, das das niedergebrochene Deutschland in den Augen der auf die Selbstständigkeit ihrer Völker hinarbeitenden Orientalen heute noch genießt. Dasselbe müßte aber schwinden, wenn gerade die in Deutschland sich aufzuhaltenden Orientalen auf ein Erlöschen der Sympathien für ihre Bestrebungen oder gar auf eine ungehaltene Stimmung gegen sie aus dem eingangs erwähnten Grunde stoßen müßten. Enttäuschungen und Ärger hierüber, ver-

bunden mit der ihnen naturgemäß innewohnenden Ungeduld, ihr Befreiungswerk schnellstens zu fördern, würden diese Patrioten dann bald anderwärts Hilfe suchen lassen, und zweifellos würden politisch idar blickende Völker und Staatsmänner das auszunutzen wissen. Damit hätte Deutschland eine Chance für seine Zukunft verloren, wie sie sich vielleicht niemals wieder bieten wird. Denn der Oriental ist dankbar und wird in richtiger Erkenntnis unserer augenblicklichen Not jede, auch noch so bescheidene praktische Befähigung unserer Sympathien für seine Zukunft zu würdigen wissen. Dabei ist, was wir ihm heute schon bieten können, wie wir selbst aus dieser flüchtigen Betrachtung ersehen konnten, gar nicht einmal so wenig.

Darum läßt uns, befreit von falschen Vorstellungen und übertriebenen Hoffnungen der Vergangenheit, frei aber auch von aller unbegründeten und ungezogenen Überheblichkeit, in der Stunde gemeinsamer Not einander immer näher kommen und die vielen Fäden, die sich bereits gesponnen, immer enger knüpfen; läßt uns in immer weitere Kreise die Erkenntnis der uns gemeinsamen Interessen tragen, zum Wohle der unmittelbar beteiligten Völker, zur Wiedergeburt des Morgenlandes und . . . auch des, in den Augen vieler dem Untergange geweihten, Abendlandes!

### Au Maroc.

L'occupation d'Ouezzan.

par Si Rabah, d'aïn-Kema.

Bemerkung der Redaktion: Ohne uns mit allen Einzelheiten des Inhalts einverstanden zu erklären, haben wir uns doch entschlossen, den nachfolgenden aus der Feder eines gebildeten Algeriers stammenden Artikel unverkürzt wiederzugeben.

Au commencement du mois d'octobre, la ville sainte d'Ouezzan qui compte 15 mille habitants et qui se trouve dans la région du Maroc occidental est tombée sous l'occupation française après des combats plus ou moins violents. La chute d'Ouezzan, suivie à peu d'intervalle de celle de Chéchaouen qui tombe elle aussi entre les mains des Espagnols, est un événement qui, tout en élargissant la trouée béante de ce Maroc qui s'écorde morceau par morceau sous les yeux d'un triste monarque et des ministres complices, atteint en même temps l'histoire marocaine dans ses parties les plus glorieuses. Avant de nous engager dans la psychologie de la „pénétration pacifique“ qui est devenue un argument d'élégance trop bien imaginée pour s'emparer des terres d'autrui, il nous faudra d'abord rappeler les services immenses qu'Ouezzan a rendus à l'établissement des Arabes au Maghreb, évoquer le souvenir historique de glorieux apôtres qui ont aidé à forger la conquête et rendre enfin à la grande Zaouïa attaquée par les armes françaises l'hommage musulman qui lui est dû.

Ouezzan ou plutôt la grande Zaouïa du Ghiarb est un héritage lointain de l'aristocratie religieuse et politique des descendants de Moulay Idris, le fondateur de Fez. Elle fut fondée au commencement du 11e siècle de l'Hégire, dans la tribu des Maçmouda, par Moulay Abdallah, un chérif idrisite. Quelques années auparavant, en effet, le trône de Fez éprouvait le besoin de voir la direction des confréries religieuses, devenues nombreuses dans le Gharb, centralisée à quelque part afin de pouvoir y exercer un contrôle et utiliser au besoin la force appréciée de ces congrégations. Ouezzan fut choisi comme centre apostolique dans cette partie du nord marocain. C'est dire, pour préciser l'origine de cette Zaouïa, que sa fondation est bien postérieure à

elle d'autres édifices religieux dans le Gharb. Quelques-uns de ceux-ci avaient même acquis une renommée très grande, renommée que certains monarques et notamment le Sultan Moulay Ismaïl avaient seulement sacrifiée en faveur de la Zaouïa d'Ouezzan, dont on voulait faire un centre de relations permanentes avec le Makhzen. Voilà ce qui a fait sa grandeur. Dans le Gharb, l'évolution première des Zaouïas et de confréries remonte en effet à d'autres événements. Tandis que la chute de l'Andalousie était annoncée, les Portugais occupaient déjà les ports de l'Atlantique marocain. Leurs menaces de pénétration à l'intérieur du pays devinrent de plus en plus vives. Les Saadiens et les Idris, d'autre part, étaient aux prises à propos de la succession au trône de Foz. L'harmonie arabo-berbère était incertaine dans les Djebala. Le schisme de particularisme fondé par Salah ben Tarif, un prétendant berbère, de concert avec celui des Kharedjites et tous deux hostiles au rite Malékite qui est la religion nationale des musulmans de l'Afrique du Nord, menaçaient, à leur tour, de détacher des tribus berbères de l'influence arabe et atteindre de ce fait une œuvre restée célèbre. Un docteur de soufisme éminent, entre autres disciples non moins glorieux, l'Imam El-Djazouli, profondément averti de ces graves alarmes et de la faiblesse de la dynastie des Méridides, dut contribuer pour une part glorieuse à la sauvegarde de la situation. Il fallait, tout d'abord et à tout prix, obvier aux tentatives de séparatisme entre les deux races. El Djazouli, chérif lui-même et s'inspirant des doctrines de Bou-Médiane, de Sidi Abd Esselam Machich et de Sidi Chadli, ne tarda pas à mettre ses lumineuses prédictions au service de la religion et de la patrie. Ses étincelles de soufisme firent sensation dans les Djebala; le succès est rapide et fascinateur. Le Berbère qui, si on peut dire, préfère avoir affaire à des hommes attachés à la piété de Dieu qu'à Dieu lui-même, s'empressait à l'attachement du panthéisme djazouliste. L'école de l'Imam El Djazouli s'était montrée, à cet égard, d'une grande supériorité à tout ce qui avait précédé de soufisme dans les autres parties de l'Afrique. La Zaouïa djazouliste n'est pas seulement ouverte qu'à des heures de prière, elle tient lieu aussi d'établissement d'éducation sociale et renseigne l'adepte avec une patience et une habileté consommées. Elle s'entoure d'apparat et d'autorité; elle protège ses adeptes, même par les armes, en religion et en politique. Elle ne craint pas même, dans certaines circonstances, de s'élever crânement en face du pouvoir d'un monarque lorsqu'il y a abus administratifs, ou lorsque le souverain cesse d'être en état de sauvegarder l'intégrité et l'indépendance de l'empire. Un événement survenu en pleine floraison du djazouïsme va en démontrer toute la puissance qui s'était révélée dans les confréries djazoulistes du Gharb. A la mort du Sultan El Ghalib Billah, son fils Mohamed ben Ghalib lui succéda. Mais, à la suite de dissensions, Abd El Malek, oncle du jeune Mohamed ben Ghalib, s'empara du pouvoir. Le jeune Mohamed appela les Portugais à son aide. Les confréries des Djebala ne voulaient pas intervenir tant que le différend demeurait entre prétendants. Mais du jour où les Portugais commirent l'imprudence de répondre à l'appel de leur protégé et de défendre sa cause par les armes, le confrérie djazoulistes, sous la conduite de leurs cheiks, intervinrent et une bataille célèbre, dite la bataille des trois rois, s'engagea sur l'oued El Makhzin le 4 août 1578 (J-C) — en 986 de l'Hégire. Le roi Sébastien de Portugal fut tué pendant la bataille. L'évacuation par les troupes portugaises d'une bonne partie des ports du Maghreb s'en suivit de près. Le djazouïsme, sous l'enthousiasme effréné de ses confréries, en sortit doublément victorieux. Un nouveau Sultan, Ahmed El-Mançour, fut proclamé sur le champ de bataille même. Quelques années plus tard, la zaouïa d'Ouezzan allait recueillir, tel un musée de trophées glo-rieuses, toute la baraka divine avec laquelle l'ardeur des Chorsa d'Idris comme celle des apôtres de soufisme avaient

dompté les plus farouches tribus. Il en est sorti de ces tribus du Gharb des musulmans sincères et des nouveaux conquérants. Cinq siècles de distance n'ont altéré aucun fibre dans le sentiment de leur fidélité à la foi et à la patrie. Ouezzan! Chéchaouen! vous qui tombez après avoir résisté à tant de tourments historiques, recevez de la bouche d'un humble musulman l'hommage de son admiration pour votre passé et le sentiment de sa grande tristesse dans le malheur qui vous frappe.

### L'attaque d'Ouezzan.

Nous avons dit qu'Ouezzan a été attaqué d'abord, occupé ensuite, à la suite d'une "victoire" remportée sur les Ouezzanis. A cette occasion il convient de dire que, dans un pays occupé et assiégié, où les attaques françaises se produisent par surprise après une longue préparation, ou les engins de perfectionnement moderne viennent se mesurer avec les moyens primitifs des tribus, prendre une ville ou vaincre une fraction, cela ne peut ressembler qu'à un pogrom organisé à l'intérieur d'un protectorat.

L'important est que, du moins, chacun sait, maintenant que l'impérialisme colonial de la France s'étend sur 30 millions d'Arabes, comment les attaques françaises sont dirigées contre les fractions indigènes. Les motifs sont toujours les mêmes. Les plus répandus sont ceux qui disent que telle tribu est en dissidence. Il faut entendre que la tribu en dissidence est celle qui refuse de se soumettre à un sultan entretenu par une main étrangère et qui a cessé d'avoir l'autorité nécessaire pour protéger les intérêts de son peuple. Pour ces motifs que chacun peut analyser avec la plénitude de la raison, des colonnes françaises se préparent en secret, se munissent d'engins violents de destruction humaine et vont frapper à coups redoublés dans les agglomérations marocaines. Qu'il s'agisse de la ville sainte d'Ouezzan ou d'une autre tribu, les attaques, qui ont avant tout pour objet de produire toute l'intensité de la terreur dans le sang, se déclenchent toujours avec tous les instruments nécessaires. La troupe de leur composition les indique bien: soldats de la Légion, Sénégalaïs, Soudanais et — chose trop triste à dire — tirailleurs marocains et algériens, complément qui indique qu'il faut détruire l'Islam par l'Islam. A ces troupes de choc dont l'instinct dans l'acharnement est bien connu, viennent s'ajouter les tanks, les aéroplanes, les autos blindés, les canons, les mitrailleuses et tout le reste. Et qu'ont-ils ces Marocains pour se défendre? Ils n'ont certes ni chars d'assaut, ni autos blindés, ni même de bons fusils; ils ont la bravoure et des fusils à silex. Un fusil à silex pour se défendre contre un tank! Un toit en poil de chameau pour s'abriter contre les bombes de l'escadrille des airs! Mais d'autres tribus, mieux favorisées par la position géographique, se défendent mieux et arrivent même, avec leurs faibles moyens de défense, à infliger des défaites sanglantes à l'ennemi. Ne faut-il pas se défendre avec acharnement contre ces ouragans de fer et de feu? La région du nord marocain est, en général, en raison des nombreux postes et garnisons de troupes françaises qui s'y trouvent, défavorable à la défense marocaine. Celle-ci aime le grand air et le libre jeu de ses mouvements. Ouezzan, pays de la région nord, n'était pas dans ses libertés d'action. Un simple examen de la carte permet en effet de se rendre compte que la ville sainte, avec son cercle restreint d'action, était bloquée de longue date, au Nord, par la zone espagnole où une colonne de même nom opère de concert avec la colonne française; au Sud et à l'Est, par la présence de postes avancés installés par Fez et Meknez. Ouezzan ne pouvait pas étendre ses ailes de défense, encerclé qu'il était par une longue préparation. Tels sont, réduits à de simples renseignements, les moyens qui servent à ramener les tribus à la soumission et au culte de l'amour de la France. Ces événements sanglants qui se répètent et qui ne finissent pas donnent vraiment à réfléchir. On ne voit pas la France pénétrer dans

un pays musulman sans que la haine des indigènes couve promptement et sans que le sang couse. Le protectorat du Maroc nage dans le sang depuis 14 ans. Les tribus combattent, s'épuisent, se reforment et reviennent à la charge. Un siècle d'occupation en Algérie et en Tunisie n'arrive pas à effacer les animosités, quelquefois sanglantes aussi, entre Français et musulmans. Les Arabes de Syrie reçoivent à coups de fusil les troupes françaises; l'Emir Faïçal préfère se démettre de ses fonctions que de souffrir la présence d'un général français à ses côtés. Nous nous demandons, dans la plénitude du calme et de la réflexion, si la France ne pouvait pas, ne peut pas mieux faire en présence d'événements qui parlent d'eux-mêmes. Mais comment convaincre un peuple qui s'obstine à ne pas modifier ses vieilles méthodes de politique indigène. On ne voit partout, au Maroc comme ailleurs, que la constance de la force. C'est par la force qu'il faut pénétrer, par la force qu'il faut gouverner et probablement par la force encore qu'il faut s'attacher les coeurs. On parle de justice française et nous croyons que les musulmans l'apprécient quelquefois; mais là où la justice a derrière elle des tempéraments austères, autoritaires et trop fiers pour ne pas comprendre les âmes que les tourments de l'histoire frappent d'infortune, il ne peut y avoir ni rapprochement entre les races, ni entente. A ces défauts incorrigibles de la colonisation, s'ajoutent les erreurs et les aberrations dans la politique. On vote des réformes indigènes et on les retire quelques mois après; on supprime une loi tyrannique et on la remet en lieu et place comme on a fait pour l'indigénat sur les Algériens. De pareils agissements ne restent pas à l'insu des autres groupes; ils les instruisent. Il y a une chose certaine: c'est que les engins de la mort et de destruction qui servent à la „pacification“ au Maroc, ne peuvent ni intimider les Arabes, ni modifier leurs pensées. Ils ne font que développer une antipathie déjà très visible contre les personnes et les choses de la domination française.

## Zum offenen Brief an Herrn Lepsius.

Von v. Staszewski.

Der offene Brief des Herrn Schekib Arslan an Herrn Dr. Johannes Lepsius, den Vorsitzenden der Deutsch-armenischen Gesellschaft, in Bd. 7 Heft 4 des „Neuen Orient“ veranlaßt mich zu einigen erläuternden Bemerkungen, da er mir geeignet erscheint, einige falsche Vorstellungen bei den der armenischen Verhältnisse Unkundigen zu erwecken. Berufen dazu fühle ich mich durch die Tatsache, daß ich von 1914—1918, d. h. fast fünf Jahre in türkischen Diensten stand, davon ein Jahr in Erzerum und an der dortigen Front, und zwar gerade 1915, während welcher Zeit sich die Armenierverschiebungen abgespielt haben.

Ich halte mich in der Reihenfolge an Arslans Ausführungen: Es handelt sich um das Buch „Der Todesgang des armenischen Volkes“ (1919, Tempelverlag, Potsdam).

Auch ich kann mich des Eindrucks nicht erwehren, daß Herr Lepsius unbewußt wohl mehr seine Menschenliebe denn seine Unparteilichkeit hat sprechen lassen, wodurch seine Schrift natürlich an geschichtlichem Wert verliert und zur reinen Propagandaschrift wird, deren Schilderungen offensichtlich übertrieben sind.

Dem Herrn Verfasser ist sehr wohl bekannt, daß die Armenier nicht durchweg die Lämmer sind, für die man sie nach dem Leseu des genannten Buches halten müßte. Gewiß gab es unter ihnen viele gemäßigte Elemente, die für die Untaten ihrer Volksgenossen nicht verantwortlich gemacht werden können. Aber es ist doch andererseits aller Welt klar, daß auf Seiten der Armenier sich in ausgedehntem Maße staatsfeindliche Bestrebungen geltend machen, die mehr waren als nur Unbesonnenheiten einiger Hitzköpfe, und die sich die türkische Regierung nicht gefallen lassen konnte. Schon zu Beginn der Kämpfe auf dem sogenannten kaukasischen Kriegsschauplatz ließen zahlreiche Meldungen über armenische Spionage, Zerstörungen von Fernsprechleitungen, den Russen geleistete Führerdienste, Überfälle aus dem Hinterhalt und ähnliches bei unseren türkischen Truppenkommandos ein. Es ist eine alte

Geschichte, daß die armenische Bevölkerung in der Allgemeinheit mindestens im innersten Herzen mit den Russen sympathisierte. Ich selbst wohnte in Erzerum in einem armenischen Hause, dessen Besitzer es zu Beginn des Kriegszustandes noch gelungen war, rechtzeitig über die Grenze zu gelangen, da er stark verdächtig war. In solchen Dingen verstanden die Türken keinen Spaß und waren im Gegensatz zu anderen Völkern frei von Gefühlsduselei und oft umangobrachter Rücksicht.

Im Bezirk Wan fanden starke Übergriffe der Armenier gegen die türkische Bevölkerung und die türkischen Behörden statt. Tausende von Mohammedanern mußten eiligst ihre Wohnstätten verlassen. Dabei erinnere ich mich folgenden kleinen Vorganges. Tahsin Bei, der Wali von Erzerum, wurde vom Oberkommandierenden der 3. türkischen Armee, Mahmud Kamil Pascha, eines Tages gefragt, wie weit es mit der Abbeförderung der Armenier sei, worauf er erwiederte, er hätte ihnen noch etwas Zeit gegeben, damit sie ihre Angelegenheiten ordnen und einiges Gepäck herrichten könnten. Da meinte der Pascha: „Haben die Armenier in Wan den Muslim Zeit gelassen, erst alles in Ruhe zu ordnen?“ — Das dauernde Drängen des Oberbefehlshabers war unter solchen Umständen erklärlich, natürlich in Anbetracht der dabei vorgekommenen Grausamkeiten keinesfalls entschuldbar.

Herr Dr. Lepsius weiß von all diesen Dingen, da er ja selbst die darauf bezüglichen Aktenstücke zu einer statlichen Sammlung vereinigt hat („Deutschland und Armenien 1914 bis 1918“, Sammlung diplomatischer Aktenstücke, von Dr. Joh. Lepsius, Tempelverlag, Potsdam), die auch aus politischen Gründen weiteste Verbreitung in- und außerhalb Deutschlands verdient und den Anspruch auf geschichtlichen Wert erheben kann, den ich dem anfangs genannten Buch absprechen mußte; letzteres ist von der „Sammlung“ nur ein einseitiger Auszug. Man müßte annehmen, daß der Herr Verfasser als gewissenhafter und gerechter Berichterstatter nicht alles das unter den Tisch fallen läßt, was gegen die Armenier spricht.

Was die Waffenfunde anbelangt, so waren die Armenier im allgemeinen nicht so töricht, Waffen in Häusern einzubringen, wo sie dem Zugriff der türkischen Gendarmen allzu leicht ausgesetzt waren. Andererseits wurden, wenn auch wohl bei weitem nicht so zahlreich und oft, wie von türkischer Seite berichtet wird, natürlich Waffen gefunden. Wie Waffenfunde „gemacht“ wurden, erfuhr ich in Armenien. Nachdem nach Abzug der Bewohner z. B. ein Haus leer geworden war, nahm die Polizei die Hausschlüssel an sich. Als einige Zeit darauf dieses Haus untersucht wurde, fanden sich dann sonderbarer Weise Waffen darin. Es war klar, daß letztere inzwischen von türkischer Seite bemeineskamotiert waren. Untere Polizeiorgane hatten gelegentlich ein gewisses Interesse daran, nach oben hin durch Waffenfunde ihre Tüchtigkeit zu beweisen.

Wenn die Türkei die Entente gebeten hat, eine Untersuchungskommission zu senden, so ist daraus noch nicht ohne weiteres zu schließen, daß sie sich selbst frei von Schuld und Fehler fühlt oder es gar ist. Nebenbei bemerkt, bedurfte es zur Feststellung der Schuld keiner Ententekommission. England und die Vereinigten Staaten sind ganz genau über die Vorgänge im osmanischen Reich unterrichtet und wissen sehr wohl, welche Schuld die eine und die andere Seite trifft. Wie weit sie von ihrer Kenntnis im einzelnen Falle Gebrauch machen, hat die Welt schon genügend beobachten können. Namentlich die amerikanischen Konsulate und Missionen — von letzteren befand sich auch eine in Erzerum, die, wie ich selbst weiß, ihren Botschafter in Konstantinopel glänzend bediente — berichteten ausführlich.

Nun sagt Schekib Arslan: „Wenn die Türken ein schlechtes Gewissen hätten“ usw. . . . Türken und Türkinnen ist ein Unterschied. Ich nehme nicht an, daß die Jungtürken, deren Regierung Urheberin der Armeniergreuel der letzten Jahre ist, sich beüßt hätten, eine unparteiische Untersuchung vorzuschlagen, denn die jungtürkischen Machthaber hatten sich beim Zusammenbruch meist rechtzeitig aus dem Staub gemacht und beabsichtigten nicht, für ihre Handlungen die Verantwortung zu übernehmen. Der Antrag, eine Kommission zu entsenden, kam aus den Reihen derjenigen türkischen Elemente — natürlich ententefreundlich —, die entweder ehrlich die Armenierverschöpfungen verurteilten oder politische Gegner der Jungtürken waren. Nichtsdestoweniger ist die Türkei als Staat mit dem Verbrechen der Armenierverschöpfung voll belastet.

Was Arslan über das Selbstbekenntnis der Armenier schreibt, trifft zu, obwohl ich die Zahl von 150 000 armenischen Soldaten für zu hoch halte. Auch Herr Lepsius weiß und schreibt davon. In der von ihm herausgegebenen Monats-